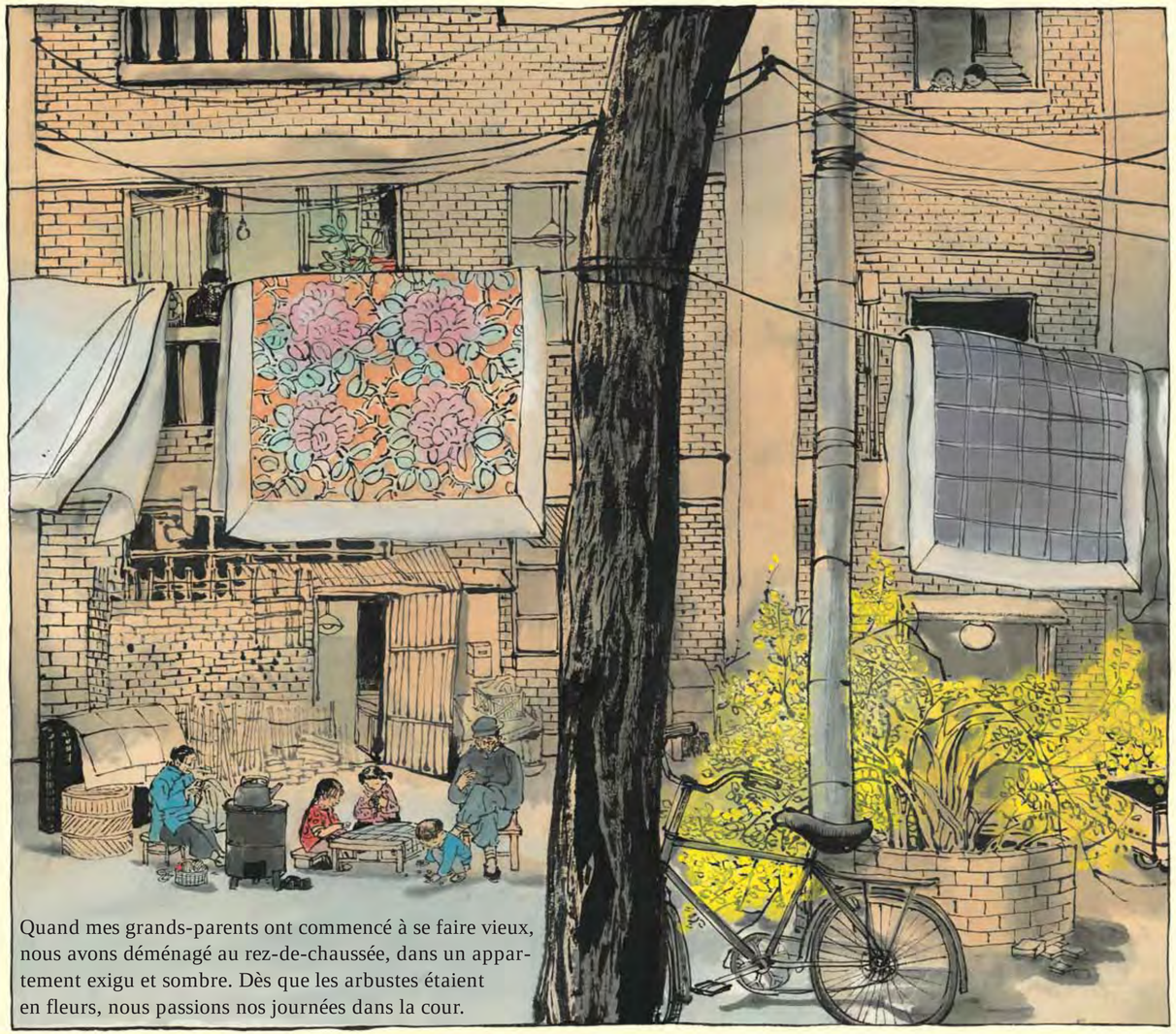
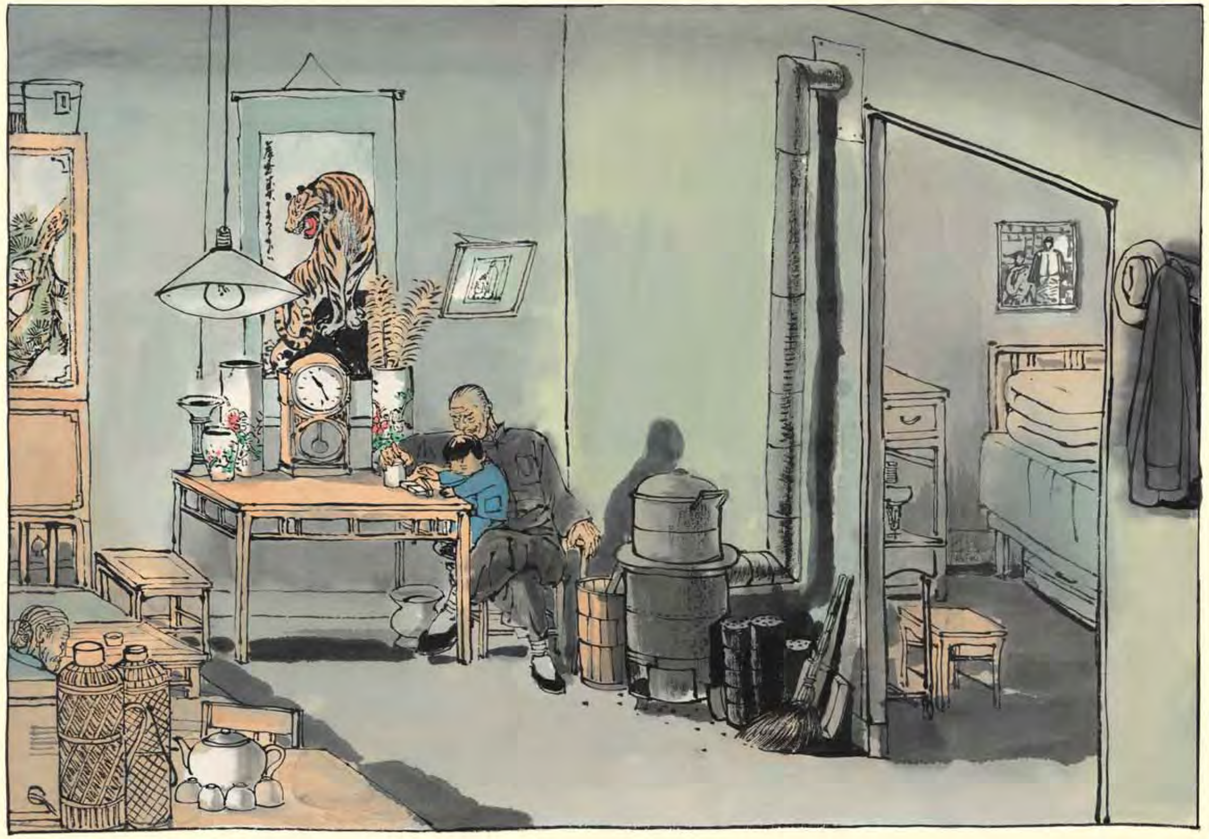
Le printemps est arrivé.
Nous sommes en 1966, dans une grande ville du nord de la Chine.
Une petite rue grise. Une odeur de charbon flotte dans l'air.
Des fils électriques s'agitent au vent.
Dans une rangée de bâtiments en brique, un immeuble
dont mon père m'a dit qu'il s'était construit très vite, dans les années cinquante.
C'est au deuxième étage que vivait ma famille, c'est-à-dire mes parents,
mes grands-parents, mes deux sœurs et moi.





Quand mes grands-parents ont commencé à se faire vieux, nous avons déménagé au rez-de-chaussée, dans un appartement exigu et sombre. Dès que les arbustes étaient en fleurs, nous passions nos journées dans la cour.



Pendant que nos parents travaillaient, c'étaient nos grands-parents qui nous gardaient.
Grand-Père avait eu une agence de location de tricycles dans les années trente.
Pendant la guerre sino-japonaise, une bombe lui avait fait perdre deux doigts.
Grand-Mère était femme au foyer. Elle avait eu six enfants, dont une fille qui était morte très jeune.



Tous nos vêtements et chaussures étaient cousus à la main par Grand-Mère.
Moi, je n'avais droit qu'aux vêtements rajustés de mes sœurs.
Quand ma mère, exceptionnellement, m'achetait quelque chose, c'était toujours trois fois trop grand.
« Les enfants grandissent si vite, disait-elle. Comme ça, tu pourras porter ces chaussures
plus longtemps ! »



Avec trois fois rien, Grand-Mère nous cuisinait chaque jour des repas succulents.
J'adorais la regarder préparer la pâte et la farce pour les jiaozi, les raviolis de la Chine du Nord.



Nous avons toujours eu des animaux à la maison.
Et le printemps venu, nous achetions des poussins pour les élever.
Grand-Mère était une éleveuse de poules très renommée
dans le quartier.











Quand j'étais tout petit, nous avions un chat tigré,
Hu-Hu. Toute la famille l'adorait. Mais, un soir,
Hu-Hu décida de prendre sa liberté et s'enfuit.
Ma sœur et moi avons beaucoup pleuré.
Pour nous consoler, Grand-Père nous donna
des bonbons qu'il cachait sur le haut de l'armoire.



Grand-Père m'emmenait souvent au parc pour me distraire et profiter du soleil.
Il y faisait du tai-chi et y retrouvait de vieux amis. Ils venaient tous avec leurs oiseaux
et les écoutaient chanter.



Parfois, ces vieux copains se disputaient pour des broutilles. Grand-Père trouvait que son
oiseau à lui était le plus beau de tous et se fâchait souvent contre le vieux Monsieur Huang,
qui ne voulait pas l'admettre.
Quand Grand-Père se mettait à crier très fort, j'avais si peur que je pleurais derrière son dos.